



DE L'INFLUENCE LITTÉRAIRE
DES FEMMES A PARIS.



Les femmes doivent marquer dans les lettres par la grâce et la facilité; c'est là leur attribut; elles n'ont pas les qualités opposées. Lorsqu'elles écrivent, il faut qu'elles aient plus de naturel et de délicatesse que nous, et surtout qu'elles ne sortent pas de ce langage simple, limpide et vrai que la société ne leur impose que parce que la nature leur en a donné le secret à un degré éminent.

Depuis l'ère chrétienne, et surtout depuis la

chevalerie, elles ont été associées particulièrement à l'existence de l'homme, et ont augmenté ses plaisirs. Ces mêmes plaisirs, il les a partagés avec elles; solution infinie.

Les femmes ont créé la vie privée comme nous l'avons aujourd'hui, qui n'a été connue ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni à Carthage si riche, si luxueuse, mais enfermée en grande partie dans sa vie d'affaires : elles règnent chez nous par le charme d'habitudes plus douces, par le droit chrétien, et comme des êtres dont l'intervention apaise les maux de la vie.

Avec la venue de leur influence finirent la dureté et l'agitation républicaines des vieilles civilisations. Plus tard, à travers le moyen âge, elles adoucirent l'humeur sauvage et inquiète des suzerains, et firent tomber la férocité du donjon. La douce vie de la famille, pleine primitivement d'habitudes de guerre, fut leur ouvrage. Grâce à elles, nous avons donc un intérieur plus affectueux, mieux lié, une société plus étroite de parents et d'amis.

Cette influence subite des femmes fut secondée par la religion. Elle n'énerva point le génie humain; au contraire, elle lui imprima un véhicule de plus et des formes nouvelles d'éloquence, et communiqua à sa renaissance, dans des âges grossiers, une beauté, une douceur et une poli-

tesse qui lui avaient manqué dans les sociétés anciennes les plus policées. Les Gaules devinrent en particulier, sous cette action morale, le pays de l'Europe où l'expression de la chevalerie présenta le plus de hauteur morale et de physionomie spirituelle et élégante. Cette expression est incontestablement l'œuvre des femmes. Elles l'ont fait solliciter tous les jours durant des siècles, par une opinion publique, leur œuvre, laquelle nous a demandé sans cesse des progrès.

Précisons ce fait : Leur influence, à elles, se puise dans l'exaltation intellectuelle qui prépare une civilisation nouvelle avec la foi chrétienne, et ce sentiment du sublime qui se réveille confusément après des siècles d'arrêt dans les races humaines. Considérez-les à ces moments du renouvellement social par les idées chrétiennes. Partout elles poussent l'homme aux actions généreuses; partout les conseils qu'elles lui donnent sont les plus beaux et les plus sûrs pour nos destinées; elles n'aiment qu'à la condition que l'on se surpassera. Le chevalier obéit à leur voix, et porte leur image et leurs douces et fières paroles jusque dans les combats. Rien de grand n'a lieu sans que leur pensée n'y prenne une part; elles jettent nos pères sur toutes les routes de la science et de l'héroïsme, encouragent toutes les conquêtes morales, et suscitent chez eux, en

éveillant les plus doux sentiments, la pensée ardente d'atteindre à une perfection jusque-là idéale : nos ancêtres s'y élèvent. — Grâce à elles donc, la société française marche plus rapidement dans les routes de la civilisation.

Lorsque cette civilisation devint plus générale, la splendeur théâtrale des mœurs chevaleresques s'affaiblit ; l'influence des femmes ne se produisit plus de même, changea de formes ; elle parut moins manifeste aux yeux de la foule, parce qu'elle devint plus intime ; au fond, elle se rapprocha seulement de l'homme, et entra dans son cœur. Ce second rôle qui était plus grand, plus actif, quant au pouvoir, les fixa dans les châteaux ; avec la paix et la prédominance définitive de la couronne, elles volèrent à la cour, « dans cette demeure douce et opulente, où leur absence eût ressemblé à un printemps sans roses », comme l'a dit le plus galant de nos monarques. Là, était leur empire ! là, elles respirèrent, à tous les yeux, leur ascendant, et nous donnèrent des leçons d'une politesse charmante. Elles y portèrent les goûts paisibles, distingués et plus élevés d'une civilisation avancée. Elles y perfectionnèrent les idées et le langage, et y simplifièrent encore la vie puissante, de manière à lui imprimer un charme inexprimable ; elles firent aimer la cour, ce qui aida singulièrement les Richelieu,

les Mazarin, les Louis XIV à jeter à terre le reste de la puissance féodale, ce berceau de leur influence et de leur gloire.

Sous Louis XIV et Louis XV, les femmes maintinrent leur influence sous des formes encore plus simplifiées, en se soumettant, en apparence, à des opinions de supériorité masculine qui s'étaient établies. Comme avant, leur influence n'y perdit pas. Une éducation de jeune homme n'était suffisamment faite, sous cette monarchie, que lorsqu'elle s'était achevée dans ces sociétés polies, où quelques femmes, et souvent les plus âgées, régnaient au nom de l'autorité du goût, de la raison et des plus aimables vertus. Qui ne s'explique donc comment, soutenues d'une manière aussi vivace par les idées et les habitudes des classes les plus éclairées, bien qu'étrangères à l'art proprement dit, les femmes aient dû écrire souvent des *lettres* admirables de naturel, d'éloquence et de finesse d'observation ?

Sous Louis XIV même, les femmes ne furent pas, en général, pédantes. Aussi ne firent-elles pas de cette *poésie classique* qui dépassait leurs forces, bien qu'elles eussent pu faire les *vers* aussi bien qu'aujourd'hui.

Elles font maintenant de la poésie en écoutant leurs inspirations dans une langue assouplie et plus libre, dont elles connaissent les secrets, et

conseillées seulement par ce sentiment des choses et des convenances qui précise tous leurs entretiens. La poésie de Boileau devait leur être rebelle; et en effet, si elles ont pu exceller à écrire des *lettres*, c'est par les moyens contraires, par des qualités spontanées; c'est qu'elles se sont traduites sans appareil, avec vivacité, et sans autre guide que leurs pensées, avec cette facilité à se développer que trouvent les belles plantes naturelles sur les terrains qui leur sont propres. Le sujet, et l'émotion éveillée par lui, leur donnent le reste, ce style rapide et naturel comme la parole: c'est dans leurs habitudes sociales qu'elles puisèrent les grâces et la délicatesse de leur style. Aujourd'hui, laissez-les écrire de cette façon la poésie, et elles s'y élèveront (quels que soient les sujets, pourvu qu'ils tombent sous leur observation, et qu'elles puissent y laisser quelque chose d'elles-mêmes) à un vers plein, naturel et libre, à des beautés touchantes; laissez-les faire, et vous aurez une poésie facile et riche comme la prose, capable de rendre ce qu'elles sentent comme elles le sentent, et non les produits d'un art aride qu'elles ne savent pas.

La nouvelle école littéraire des femmes est entrée dans ces voies libres, fécondes; et l'opinion qui essaie de nouveaux *systèmes* pour agrandir l'art, l'y a soutenue. Ces voies nouvelles sont

frayées par elles; nous trouvons déjà dans leurs poésies des peintures vraies de la vie privée et beaucoup de sentiments intimes. La poésie n'est plus dans leurs mains qu'une langue précise et pittoresque. Sous les mains même des plus habiles, elle peut donner jusqu'à l'expression des nuances les plus fugitives, des sentiments et des faits. Elle peint des choses que l'ancienne poésie ne savait pas dire. Cette poésie simple, langage et reflet de la vie intérieure, est celle des femmes qui tiennent le sceptre poétique, de mesdames Desbordes Walmore, Tastu, Delphine Gay, madame Ségalas. Je m'arrêterai à la dernière de ces dames, dont les premières pièces me semblent appartenir pleinement à la nouvelle direction. Elle a moins d'expérience, mais elle se lance plus franchement d'elle-même. Puisse une obscure approbation lui donner foi en son génie, en sa poésie, en son éloquence! Les dames que je viens de nommer, et auxquelles se lie son avenir, sont douées de talents charmants, mobiles, assouplis, et profonds sur quelques questions, comme des pensées et des âmes de femmes.

Madame Ségalas a des sentiments profonds, et des pages nettes et animées; elle élève son vers et ses images, quand la poésie du sujet s'élève. Son vers, cela est manifeste, vient après sa pensée; et pour son drame, il est simple, coloré, har-

monieux, et toujours libre : il n'est qu'une forme avec laquelle ce poète peint et anime son sujet. Ce n'est pas son tour seul qui vous émeut, mais ce sont les pensées qu'il exprime, et une empreinte de grâce qui a passé de l'imagination de l'écrivain sur lui. Dans tout cela, mon Dieu ! si madame Ségalas a songé à ce que vous appelez l'art, ça été judicieusement, rapidement, comme on songe à une règle de grammaire, de nombre, à l'accessoire d'une chose, lorsqu'on veut surtout montrer le principal, cette chose même.

Madame Ségalas aura un jour toute sa part de gloire dans cette simplification de la poésie. Il faut la compter, malgré sa jeunesse, et à cause de ses ouvrages, au nombre des habiles esprits qui nous donnent la poésie intime, le vers sans lisières¹. Il y a là un titre, une fleur charmante pour sa couronne !

Mais, en vérité, ce n'était pas chose facile que ces changements délicats et si justes dans le langage, que ces perfectionnements des règles par l'âme qui les a revues au milieu des trésors d'émotions, de souvenirs, de comparaisons ? non

1. La Pologne, considérée dans ses antiquités, dans ses malheurs héroïques, dans ses espérances, vient de lui fournir le sujet d'une bien belle élégie, où la parole polonaise a passé avec toute sa vie, sa couleur locale. Voyez la *Vieille Pologne*, recueil touchant, monument élevé à sa gloire par M. Forster, un de ses braves officiers, passé des batailles aux muses héroïques.

certainement, et ces changements sont trop heureux, trop brillants, pour que la critique n'en rende pas la douce gloire à qui de droit, à quelques jeunes femmes ! Laisser la langue d'une époque comme la nôtre, pleine de nuances déliées comme ses besoins moraux de société vieillie, d'expressions vivantes, lui laisser un tour plus naturel, plus pur et plus vif, lui ôter les langueurs d'un art qui ne sait pas assez puisqu'il est toujours le même, et comme mort, et donner à sa place la pensée dans toute sa chaleur, c'est faire beaucoup ! c'est toute une révolution littéraire ! et par des femmes, et à petit bruit ! le fait mérite d'être noté.

L'influence de ces délicatesses de la diction se communique aux esprits les plus vigoureux, qu'elles ornent et douent de plus de tact ; et puis comme c'est la conversation privée, la parole avec toutes ses facilités, son jeu croisé d'expressions animées sur les mêmes sentiments et les mêmes pensées qui enrichit réellement la langue parlée, les femmes qui savent la tempérer, en s'y mêlant, par des traits plus doux, donnent à l'improvisation des effets gracieux et naturels qui lui manqueraient sans elles. Là, le détail est leur grand objet, leur grand succès ; elles lui prêtent leur feu et leur délicatesse d'esprit, et tous les charmes d'une faiblesse charmante. Ne

croyez pas que tout cela soit l'effet de la seule commotion intellectuelle, et soyez certain que leur esprit a fait des combinaisons rapides, mais sûres. Le propre des facultés distinguées est de s'étudier, après quelques premières expériences, pour tirer d'elles-mêmes des vues et marcher. Pour cela, j'aurais confiance dans les directions de ces esprits délicats qui sont tout sensibilité, raison rapide. Les femmes renouvellent aujourd'hui quelques parties du champ littéraire; tenons-leur compte de ces efforts et de leurs succès. Elles ne viennent pas avec des récits d'une élocution charmante nous régenter; elles viennent simplement définir des choses de tact et déliées, nous approcher d'objets aimables qu'elles peignent mieux que nous, mettre sous nos sens des beautés que nous n'apercevions pas si elles ne les avaient pas vues; et remarquez comme elles les ont vues nettement!

Nous devons à leur influence présente qui, comme au sein de toutes les sociétés polies, nous ramène à une simplicité artistique de langage, une prose plus naturelle et plus expressive dans les relations sociales et privées, et une poésie plus vraie pour retracer nos sentiments ordinaires.

Jusqu'à présent on s'était trop exagéré les difficultés nécessaires de l'art des vers. Ce sont

précisément ces difficultés qui faisaient de la poésie un langage fatigant pour tout le monde, et sans vérité comme reproduction. Abaissez pour les femmes les difficultés à la simple connaissance de la langue, comme les gens bien nés l'écrivent, et aux règles du rythme, et elles feront des vers dont le sentiment et la texture seront palpitants, qui copieront des sensations, des pensées, des nuances bien démêlées; comme cela, elles vous traduiront dans une douce et belle langue le drame de quelques parties de la vie actuelle, exprimé comme elles l'ont vu et senti. Ce drame, pour se déployer puissant, n'aura besoin que de la seule éloquence que ses traits principaux gardent dans leur cœur; car, en elles, la vie passée privée s'éteint moins vite, car elle a été leur grande affaire. Les peintures en vers qui étaient faites autrefois par les femmes, étaient trop soumises aux arrangements de l'art. — Où perdaient-elles leur caractère original? dans ce travail. — A la dernière épuration, vous aviez les formes et les idées convenues de l'école, mais vous n'aviez pas l'objet que vous aviez voulu peindre, le sentiment que vous pensiez traduire. Laissons donc les femmes faire librement les peintures naturelles.

Quelques traits signalent souvent, selon nous, dans une jeune femme le don de la poésie. Pré-

cisons nos conjectures : des traits délicats que vous voyez changer facilement, au son de la voix, sous l'impression des objets, l'attention timide du regard, mais l'attention prolongée, une parole coupée qui néglige souvent les transitions pour se montrer rapide, pour montrer cette intelligence du grand qui ne saisit que ce qui a de la supériorité. — Dans la constitution, cette énergie fébrile et supérieure que vous voyez toujours, qui use, mais communique l'inspiration, et que les belles santes ne se donnent qu'à leur détriment, jointes à certaines mollesses enivrantes du corps, du regard, à une spontanéité de mouvement dans la figure qui indique que la vie intérieure est active. Chez les personnes nées pour parler éloquemment, que de fois l'âme, sans cesse éveillée à tout, ne copie-t-elle pas la figure? Jamais la structure de celles-là ne tient fortement à la vie, tant il est vrai qu'il n'y a qu'une sorte de sur-excitation intellectuelle, de lassant labeur qui nous permette d'exceller. Vous n'êtes pas éloquent avec des sensations calmes; vous ne l'êtes pas par d'habiles combinaisons de phrases sonores et d'idées froides; mais vous l'êtes si le cœur vous bat vivement, si vous sentez avec énergie! J'ai connu une dame qui personnifiait admirablement cette théorie de poésie, madame Brunton d'Édimbourg. Sa mé-

moire est à jamais le plus touchant profil pour ceux qui l'ont connue. Elle est morte très-jeune, il y a quelques années.

— Je la vois encore à Édimbourg, timide et spirituelle, jolie, mais sans beauté très-régulière, frappant par le jeu fin et doux des traits. Il n'y avait rien d'intéressant qu'elle pût voir sans émotion, et rien qu'elle ne sût exprimer avec une heureuse vivacité de langage. Ses manières étaient bonnes, élégamment simples, sa taille gracieuse avec ces lignes indolentes et faibles qui excitent l'intérêt, parce qu'elles révèlent, au milieu de la vie même, que cette faiblesse active fléchira sous l'ardeur de l'âme et la force du travail. — Sa conversation n'était rien si vous l'écoutez autrement que comme un interlocuteur ordinaire et attentif. — Elle savait vous écouter, elle, avec la même attention, et prêter je ne sais quoi de son esprit à la saillie du vôtre, et rendre, elle, sa répartie plus lucide; cette réponse était souvent profonde et toujours en rapport avec ce que vous disiez. Bien qu'à ce moment son esprit vous parût très-habile et eût pénétré avec beaucoup de sagacité les mobiles de quelques passions, il avait conservé une grande candeur, et il y avait pour cette intelligence fine et rapide des côtés de choses matérielles et d'idées tristes et perverses qu'elle ne saisissait pas : sa compréhension s'y brisait. Elle charmait du côté où elle

allait d'elle-même, et vous emportiez d'auprès de cette charmante jeune femme des impressions d'une douceur indéfinissable, venant du caractère, des manières, d'une pensée qui leur était identique; ce n'était pas sa beauté qui vous avait ému, mais l'influence des qualités les plus rares et les plus complètes; vous aviez été frappé par l'union d'une raison fine et abondante à une mémoire ornée par l'observation. Son élocution, que la liberté rendait séduisante, brillait particulièrement dans un petit cercle, devant quelques amis, dans un jardin, auprès d'un balcon couvert de belles fleurs, comme on en remarque à Édimbourg; ou assise chez une amie, en face des belles eaux bleues du lac de Forth, à la lumière d'un soleil mourant, ou durant une belle soirée. — A Édimbourg, les impressions qu'elle laissait ne sont pas effacées. Le charme de sa personne vit toujours dans la société; quand on parle d'elle, son souvenir émeut comme si sa personne était encore sur les lieux où elle a passé et brillé doucement pendant quelques années.

Une dame, qui est aujourd'hui la gloire poétique d'Écosse, madame Baillie, a été l'interprète de ces regrets de tout le monde, dans une pièce de vers dont la forme et les sentiments appartiennent exclusivement à la nouvelle poésie.

La voici traduite par une autre main de dame,

mais de notre société. Ce traducteur a caché modestement son nom, et a voulu nous donner un plaisir sans remporter un applaudissement.

Le malade qui veille et qu'on entend gémir
Avec l'aube du jour ne la voit plus venir.
En vain croit-il encor, lorsque l'horloge sonne,
Reconnaître ses pas sur les feuilles, d'automne.
Elle ne viendra plus! Du lit des malheureux
L'ange consolateur a volé vers les cieux,
Et le vieillard infirme, isolé sur la terre,
A reçu de sa main son aumône dernière.
Au sein de l'opulence, un monde plus brillant
Partage la douleur de l'humble paysan,
Et l'on pleure en ces lieux, où s'animant par elle
Tous les discours prenaient une grâce nouvelle.
Mais qui peut exprimer les angoisses du cœur
De cet époux veillant près du lit de douleur,
Qui, rendant grâce au ciel d'une union chérie,
Trouvait dans son amour le bonheur de la vie?
Il reçut d'un regard l'adieu silencieux,
Et déjà comme un ange elle entraît dans les cieux.
O vous qui me lisez, et dont l'âme est émue,
Vous à qui cependant elle fut inconnue,
Vous qui, fixant vos yeux sur l'horizon lointain,
N'avez pu contempler sous un beau ciel serein
La chaîne de ces monts, par la neige blanchie,
Dont s'orne à nos regards notre heureuse patrie;
Étrangers, dans vos mains tournent rapidement
Les pages de ce livre où son talent charmant,
Sous ces accents du cœur qui savent toujours plaire,
Nous cache cependant une leçon sévère;

¹ Laure de Montreuil.

Où souvent un seul mot, baume consolateur,
 Pénètre doucement dans les replis du cœur.
 Sa vie et son génie étaient à leur aurore ;
 Heureuse et confiante, elle écrivait encore.
 Mais, hélas ! étrangers, les mots sont suspendus,
 Et sur le papier blanc que de pleurs répandus !
 Dans les climats lointains, dans la vieille Angleterre,
 Étrangers comme amis, tous l'aimaient sur la terre !
 Peut-être en ce moment, ange, esprit radieux,
 Les accents de ta voix pénètrent dans les cieux ;
 Dans ces parvis sacrés ton âme simple et pure
 S'enivre près de Dieu du seul bonheur qui dure.
 Oui, le cœur a besoin, quand il a vu mourir,
 De croire à la patrie où rien ne doit finir ;
 Et cet être créé par le Dieu de puissance,
 Auquel le sang d'un dieu rendit son innocence,
 Doit vivre plus d'un jour. Appui des malheureux,
 Douce et sainte croyance, ouvre-lui donc les cieux.
 Dis-lui : « Tu sus remplir ta mission d'amour ;
 Tu vivais pour aimer : on t'aimait à ton tour.
 Qu'aurais-tu donc encore à faire sur la terre ?
 Ange venu du ciel, retourne vers ton père ! »

L'AUTEUR

D'Élisa Rivers et des Scènes du grand monde.



LA SALLE DES PAS PERDUS.



Elle a deux cent vingt-deux pieds de long sur quatre-vingt-quatre pieds de large. C'est, dit-on, la plus vaste salle qui existe. Là trônèrent les premiers capétiens, ces rois de fer qui jalonnent notre histoire comme des trophées d'armes. Là trônent les rois de notre époque, les avocats.

La vieille salle, la grand'-salle du moyen âge n'existe plus. Un incendie la consuma dans la nuit du 5 au 6 mars 1618. Ce fut, dit *le Consti-*